

Lancelot Cannissié

Peur primale et autres
récits

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-7313-1

© Lancelot Cannissié

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale
ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Table des matières

Peur primale	6
Terreurs nocturnes.....	55
Chimère	60
Le cercle des loups	68
Le buffet	99
Le pacte du djinn.....	103
Le grenier interdit	110
Carnival massacre	127
Arkhos	208
La forêt aux pendus	215

Peur primale

*

C'était en juin 2016. Jacques, comme à son habitude, était tranquillement installé dans son fauteuil en train d'écrire ses poèmes. On le voyait inspiré, l'encre coulait sur le papier. Il resta là assis, à noter tout ce qui lui passait par la tête tandis que ses camarades vaquaient à leurs occupations. Certains jouaient dehors, profitant de la chaleur du soleil. La résidence dans laquelle Jacques avait été envoyé ressemblait à ces manoirs du 18ème siècle faits de pierres blanches. Il était entouré d'un immense jardin de plantes exotiques. Les chambres étaient assez spacieuses avec des lits en bois de hêtre et les fenêtres laissaient peu passer la lumière du soleil, cachée par les rideaux de satin. Le salon, quant à lui, était très vaste et pouvait accueillir une centaine de personnes. Les escaliers y menant étaient farouchement gardés par deux lions de pierre et quelques statues d'enfants et d'anges ornaient la pièce. La cantine se trouvait au bout d'un long couloir éclairé par des lampes

en forme de torches. Les repas proposés par les chefs laissaient parfois à désirer mais l'ambiance y était agréable. Jacques y avait même trouvé l'âme sœur, une jeune et jolie fille du nom de Sylvie ; ces deux-là s'entendaient comme larron en foire. Sylvie était une fille qui en apparence paraissait tellement joviale mais qui au fond possédait une certaine fragilité. Elle était tombée en dépression suite à la mort de sa chienne et Jacques faisait toujours tout pour lui redonner le sourire.

Le manoir avait été transformé en clinique de postcure pour les gens qui avaient souffert de troubles psychiques. Là on les aidait à se réinsérer dans la vie sociale par des activités diverses. Jacques, lui, y avait été envoyé après avoir passé quelques mois en hôpital psychiatrique pour une schizophrénie paranoïde avec troubles hallucinatoires, perte de concentration et une forte déconnexion avec la réalité. Tout le monde dans le manoir avait eu son lot de problèmes et, par pudeur, Jacques avait évité les questions trop gênantes.

10 heures 30 minutes, les activités commencèrent. Jacques et Sylvie, avec quelques autres s'étaient décidés pour le sport alors que d'autres faisaient des travaux manuels comme de la décoration ou bien encore du jardinage. Jacques s'appropriait le tapis de course et le reste du groupe, les vélos. Les autres membres de la résidence, tel que David, Alain et François bêchaient la

terre pour y planter les graines qu'ils avaient chacun achetées : tomates, aubergines, cornichons, une activité qu'ils connaissaient très bien, surtout François qui était fils d'agriculteurs ...La journée se passait merveilleusement bien, tout le monde s'occupait comme il le devait sous l'œil avisé du personnel encadrant que l'on appelait ici AMP. Seize heures sonnèrent la fin des activités.

Les résidents patientèrent jusqu'au goûter puis jusqu'au dîner, qui avait lieu chez nous vers 19 heures moins le quart. Au menu, côte de bœuf, pomme de terre noisette. Après le repas, Jacques Sylvie, Cassandra sa meilleure amie, Alain un grand gaillard qui avait atteint la quarantaine le mois dernier et Michael décidèrent de faire une petite partie de poker avant d'aller se coucher. Le jeu se déroula bien, Sylvie et Cassandra arrivèrent même à remporter de grosses mises (bien sûr, pas d'argent mis en jeu, juste les cartes, les jetons et eux). Voilà comment s'était passée la journée au manoir de Vaucenne.

La nuit venue, Jacques se dirigea vers sa chambre. Il fouilla ses poches à la recherche de sa carte puis ouvrit la porte. Il alluma la lumière, commença à se changer puis alla se coucher.

Les ténèbres envahissaient la pièce et un silence de mort régnait. Jacques pensait à ses parents et à son petit

frère qui lui manquaient terriblement et se demandait ce qu'ils pouvaient bien faire en son absence. Il resta ainsi perdu dans ces réflexions avant de se laisser glisser dans les bras de Morphée. Dehors le vrombissement des mobylettes mêlé aux bruits de klaxon et les cris des jeunes du quartier résonnaient dans un vacarme assourdissant, faisant concurrence à la tranquillité de Vaucenne. Malgré ce brouhaha Jacques dormait du sommeil du juste. Le lendemain matin, Jacques fut réveillé vers six heures par son voisin de chambre. Il se leva donc et se changea, mit sa plus belle chemise et un de ses jeans levis qu'il adorait tant. Il alla ouvrir les volets et regarda un instant dehors. Le ciel était sombre et gris et le peu de soleil que l'on pouvait voir peinait à passer. L'herbe était encore trempée de pluie et des gouttes perlaient des châtaigniers.

Jacques resta ainsi quelques minutes à admirer le paysage avant de se décider à descendre et prendre son petit déjeuner. Il descendit en salle de restauration, se fit un bol de café avec quelques tartines badigeonnées de confiture puis alla rejoindre ses amis : Pascal, Ludo et Sylvie. « Bonjour, dit-il.

— Bonjour ! répondirent-ils tous en chœur.

— Bien dormi ? lui demanda Sylvie avec un léger sourire.

— Très bien même, lui répondit Jacques qui paraissait tout de même encore dans le brouillard ; et vous ?

— Nous, ça peut aller, dit Pascal en baillant. »

Ils discutèrent ensuite de ce qu'ils allaient faire de cette journée. Ludo proposa de faire un tour à la brocante pour voir les curiosités que l'on pouvait bien vendre aujourd'hui. Ils finirent de déjeuner puis allèrent se préparer pour sortir en ville. Jacques prit son sac à dos et rejoignit ses camarades qui l'attendaient à l'entrée. Aurore la femme de l'accueil leur fit signer le classeur et ils purent sortir. Ils se rendirent dans le centre-ville où se tenait la brocante. Ils déambulèrent entre les stands qui vendaient toutes sortes de bibelots : de la vaisselle turque, chinoise, marocaine, des magazines, des CD ainsi que quelques objets d'art. Jacques, Sylvie et les autres passèrent plus d'une heure à observer, attentivement, chaque étal.

Quand ils arrivèrent enfin au dernier, quelque chose piqua la curiosité de Jacques.

Là, sur le stand, se tenait une petite statuette représentant une jeune femme d'apparence svelte, tenant dans sa main droite une sorte de poignard et dans l'autre un crâne. Jacques questionna le vendeur sur son prix avec une certaine appréhension quant à la valeur d'une

telle statuette tant elle semblait ancienne et sûrement pleine d'histoire. La réponse fut des plus surprenantes.

« Je vous l'offre, cela fait des jours que j'essaie de m'en débarrasser mais personne ne s'y est intéressé à part vous.

— Vraiment ? dit Jacques non sans étonnement,

— Oui, vraiment, prenez-la je vous en prie, insista le vendeur qui semblait pressé de s'en débarrasser.

— D'accord, dans ce cas-là je la prends, répondit Jacques »

Sur ces mots, Jacques prit la statuette puis remerciant le vendeur, reprit la route avec ses amis.

Jacques ne s'était même pas posé la question de savoir pourquoi on était tellement pressé de se débarrasser d'un tel objet. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il la voulait un point c'est tout.

« C'est quoi ? demanda Ludo, qu'est que ça représente ?

— Je ne sais pas je regarderai sur internet quand on sera rentré

— Je la trouve bizarre dit Sylvie, je ne sais pas quoi mais elle a quelque chose qui dérange. Elle eut un léger frisson.

— Moi je ne trouve pas répondit Jacques ; Je dirai plutôt particulière, ajouta-t-il.

Ils continuèrent à se balader encore un peu avant de prendre le chemin du retour. Une fois rentrés, Pascal et Ludo restèrent dehors pour s'en griller une. Jacques lui rentra dans son petit bureau après avoir embrassé sa chérie. Il ouvrit la porte, jeta un coup d'œil, personne. Ouf ! Il allait pouvoir faire ses recherches sans être perturbé. Il alla sur son ordinateur et tapa les mots suivants : statuette + femme + poignard et enfin crâne. Au bout d'une heure de recherche intensive, il trouva enfin une photo de la statuette. Il cliqua sur le lien en dessous de l'image et tomba sur tout un paragraphe parlant de cette jeune femme. Il s'agissait d'une prêtresse aztèque tenant dans la main un Íxquac (couteau de silex utilisé pour les sacrifices humains) qui lui servait lors des rituels. Dans l'autre main, elle tenait un crâne serti de pierres précieuses au niveau des yeux qui symbolisait l'offrande faite aux dieux.

La statuette, qui datait de l'an 1350, était également couverte d'une longue robe faite dans une sorte de tissu rouge et jaune de l'époque. Il la posa sur son bureau puis l'analysa du regard pendant un long moment. Cette statuette avait, on ne sait quoi de dérangentant quand Jacques la fixait dans les yeux. C'était comme si tout se bousculait autour de lui. Il crut même voir quelque chose au-delà des yeux de la statuette et une sorte de flash le prit par surprise. Quand il revint à lui, cinq minutes

s'étaient écoulées. Jacques décida de descendre, afin de rejoindre les autres.

*

Dix-neuf heures, le repas peut commencer.

Au menu : escalope de dinde, haricots verts et pommes de terre. À la fin du dîner, Jacques partit s'isoler dans son bureau afin de continuer la nouvelle qu'il était en train d'écrire.

Ça parlait d'une vieille femme qui avait tout perdu à cause d'une affaire frauduleuse et qui maintenant faisait tout pour obtenir justice et réparations. Il brancha son ordinateur, l'alluma, alla dans « Word » et commença à taper ses notes. Il était concentré et ne se laissait pas distraire par les hurlements des enfants qui jouaient là dans la rue sous ses fenêtres. Il pianota ainsi sur son clavier jusqu'à ce que la fatigue le gagne au bout de trois heures. Il commença à piquer du nez et finit même par s'endormir.

Il était parti pour un étrange voyage sur on ne sait quelle île avec pour seul compagnon les requins. Il vivait de fruits exotiques. Le soir venu, une brume s'installa peu à peu recouvrant tout le paysage alentour. Il commença à somnoler puis finit par s'endormir sur le sable chaud.

Il dormait paisiblement quand tout à coup un bruit se fit entendre des bois qui se trouvaient juste derrière et le réveilla en sursaut. Il tendit l'oreille pour écouter l'origine du bruit, jetant des coups d'œil inquiets quand il vit sortir du bosquet trois jolies jeunes femmes ayant pour seul vêtement un pagne recouvrant leurs parties intimes.

L'inquiétude laissa alors la place au soulagement et Jacques se surprit même à sourire. Ces trois ravissantes créatures s'approchèrent et s'installèrent autour de lui. Deux femmes portaient des feuilles de bananier qu'elles battaient pour lui faire de l'air, quant à la troisième, elle commença à lui masser les pieds. Jacques se sentait heureux et détendu et en même temps un peu honteux.

Tout se passa à merveille pour lui quand il ne put s'empêcher de remarquer au fur et à mesure que le temps s'écoulait un changement chez ses trois invitées. L'une d'elles lui sourit mais ce n'était plus le sourire chaleureux et bienveillant qu'elle avait pu avoir auparavant. Jacques pouvait le ressentir au fond de ses tripes, il y avait quelque chose de malsain et de peu rassurant. En jetant un coup d'œil d'un peu plus près, il remarqua même une voire deux dents cariées, noires comme l'ébène en train de pourrir. Une autre n'avait plus que la peau sur les os et ses membres étaient parsemés de croûtes. Jacques sentit des relents gastriques le long

de son œsophage qui lui brûlaient la gorge. Il allait vomir mais il ne savait pas pourquoi quelque chose l'en retenait. La joie qu'il avait pu ressentir lorsqu'il avait vu ces ravissantes jeunes femmes dans leur tenue d'Eve s'était transformée en un profond dégoût. Il ne souhaitait maintenant plus qu'une chose, être très loin. Une des femmes, la troisième, s'approcha pour essayer de l'embrasser mais son haleine sentait le mort en putréfaction. L'odeur putride qui se dégageait de sa bouche était insupportable et Jacques essayait tant bien que mal de ne pas respirer les effluves nauséabonds. Cependant, elles étaient trop fortes et le pauvre ne put lutter plus longtemps. Jacques aurait voulu fuir très loin à ce moment mais la peur le clouait sur place et il ne put faire le moindre mouvement pour s'échapper. La femme approcha lentement, très lentement ses lèvres, les posa sur les siennes et ce fut comme si tous les déchets du monde avaient pénétré son âme profonde.

Jacques se sentit partir et finit par s'évanouir. Quand il revint à lui, il était ligoté à un poteau sur une terre jonchée de cadavres. Il était solidement attaché par des cordes et ne pouvait se libérer de ses liens. Les corbeaux lui tournaient autour poussant leurs croassements stridents qui lui crevaient les tympans. Un à un, ils descendirent lentement sur Jacques lui arrachant au passage des morceaux de chair. Il sentit peu à peu la

douleur s'installer jusqu'à ce qu'elle fût intenable. Sa vision devenait de plus en plus trouble mais il eut le temps de s'apercevoir de ce qui allait lui arriver (il vit un autre homme attaché lui aussi à un autre poteau ... mort) et la terreur s'installa tout à coup.

Jacques commença à suer à grosses gouttes et se mit à hurler de toutes ses forces ; un hurlement qui déchira le calme de cette terre désolée. Un corbeau se posa devant lui et lui picora les yeux. Il ressentit une douleur vive et les ténèbres tombèrent sur son corps maintenant inerte.

Jacques se réveilla tout dégoulinant de sueur et il sentit un léger frisson lui parcourir l'échine. Il eut un coup de froid et se frotta pour se réchauffer tout en regardant autour de lui, il poussa un « ouf » de soulagement quand il se rendit compte qu'il était dans sa chambre. Il se rendit à la salle de bain, ouvrit le robinet, fit couler de l'eau au creux de ses mains et s'en passa sur le visage. Il se regarda ensuite dans le miroir et ce qu'il vit le glaça d'effroi. A sa place se tenait un cadavre en décomposition. Jacques vomit jusqu'à ses tripes. Il tomba du lit, ses yeux le piquaient.

05H30...

Pascal dormait, sa couette remontée jusqu'aux oreilles tellement il avait froid. Il tremblotait mais cela ne l'empêchait pas de dormir comme une souche ; Il ne sentit même pas l'ombre pénétrant dans la pièce. Elle s'approcha du lit et plus elle s'approchait plus elle grossissait jusqu'à ce qu'elle envahisse tout l'espace plongeant la chambre dans le noir total.

Pascal rêvait qu'il était colonel dans une base américaine située dans le pacifique non loin du Vietnam dans les années cinquante. Il dirigeait ses troupes d'une poigne de fer, était très strict mais c'était le meilleur dans son domaine et l'on était fier de servir sous ses ordres. Tous les jours il entraînait ses soldats même dans les conditions les plus extrêmes. Les plus courageux tenaient le coup malgré les difficultés et les autres, ceux qu'il appelait les taffioles partaient généralement au bout de deux jours. En avril mille neuf cent soixante-huit, il s'engagea dans la guerre du Vietnam opposant le nord et sa république démocratique avec le front national de libération situé au sud pour défendre la ville de Saïgon. Lui et quelques-uns de ses hommes étaient postés à quelques endroits stratégiques et surveillaient chaque quartier. Ils attendirent là sans bouger de leur poste

pendant au moins cinq jours, quand un des soldats qui surveillait la partie ouest de la ville aperçut dans ses jumelles une troupe Viet avançant simplement. Il prévint par talkie-walkie son colonel qui envoya plusieurs de ses hommes sur ce qu'il appelait les zones A et B.

Ils patientèrent, cachés derrière un muret attendant que les visiteurs se soient rapprochés. Lorsque ces derniers furent à portée de tir, l'un des soldats, Max, hurla « arrêtez-vous ou je tire g », et les Viets s'arrêtèrent net. L'un d'eux répondit d'une voix forte et aiguë quelque chose dans son charabia vietnamien et ils se mirent à fuir. Le temps passa et personne n'approchait du camp de base.

Trois heures plus tard, Pascal reçut des appels venant de tous les côtés. D'après le peu qu'il put en comprendre, la milice vietnamienne avait encerclé la ville et se dirigeait le pas décidé en direction de celle-ci. Pascal convint que la meilleure tactique était encore de les piéger au sein de la ville et non de les attaquer quand ils étaient en dehors. Ils attendirent donc qu'ils furent à l'intérieur, là où Pascal les voulait puis envoyèrent quelqu'un se positionner derrière une maison, un autre derrière un camion et ainsi de suite jusqu'à ce que leurs ennemis soient enfin encerclés. Pascal ramassa une pierre qui se trouvait à ses pieds et la balança de l'autre côté de la rue.

Elle ricocha avec fracas sur un tonneau et attira l'attention du fusilier qui tira dans sa direction ; cela déclencha le début des hostilités et les GI américains commencèrent à ouvrir le feu. Les balles fusaient de tous les côtés et les corps commencèrent à gésir sur le sol, noyés dans une mare de sang. Un véritable carnage. Puis l'assaut pris fin.

Les soldats ennemis avaient été tous mis hors d'état de nuire et du côté des américains on s'affairait à soigner les blessés. Pascal avait reçu une balle dans la jambe qu'un soldat médecin était en train de retirer. Il proposa à son patient une bouteille de cognac pour faire passer la douleur. Il retira la balle d'un coup sec à l'aide d'une pince et Pascal du se retenir de hurler.

Une fois tous les blessés soignés, ils décidèrent de lever le camp. Ils étaient en train de sortir de la ville lorsqu'un des soldats poussa un hurlement de douleur mêlé à de la terreur. Pascal chercha du regard qui avait hurlé et ses yeux s'écarquillèrent de stupeur devant la scène qui se déroula devant lui. Un des Viets mort s'était relevé, avait saisi l'américain par les pans de son pantalon et mordu le pauvre à la jambe, lui arrachant un énorme morceau de chair. Les GI regardaient la scène, horrifiés, incapable de bouger, paralysés par la surprise qu'offrait cet affreux spectacle.

Quand ils reprirent enfin leurs esprits, il était trop tard. Les morts-vivants les encerclaient. Saisi par la panique, Pascal tenta de crier « feu ! »

Mais les mots se refusèrent à sortir. Un coup de feu retentit, un corps tomba à terre puis se releva de nouveau. Les soldats américains saisis de terreur essayèrent de retrouver le peu de courage qui se trouvait au fond d'eux puis rassemblant leurs forces, tirèrent encore et encore. Toutefois, ils avaient beau tirer les macchabées se relevaient toujours. Les balles sifflèrent jusqu'à ce qu'il n'en restât plus. Les Viets saisirent les pauvres soldats et leurs mâchoires se refermèrent en un claquement assourdissant sur les malheureux qui poussèrent d'horribles hurlements de douleur. Pascal sortit un six coups de sa poche, pointa son arme dans la direction des zombies et ouvrit le feu. Cinq tombèrent puis se redressèrent de nouveau. Pascal se sentait angoissé. Il savait qu'il ne pouvait lutter plus longtemps et qu'il était inutile de garder cette dernière cartouche. Aussi dirigea-t-il son flingue contre sa tempe et ferma les yeux. Il se mit à penser à sa femme qu'il avait laissée au pays et pleura à chaudes larmes. On entendit un claquement, puis le silence. Dans un point de la réalité, notre Pascal tomba du lit et se réveilla le visage moite.

7h00

Le cauchemar avait pris fin en même temps que le soleil s'était levé et avait amené avec lui une douce clarté. Pascal se leva et alla prendre une douche afin de se débarrasser de toute cette moiteur. Il baissa le levier sur eau froide et appuya sur le bouton.

Une fois qu'il eut fini, il sortit de sa douche et s'assit un moment sur le rebord de son lit et tout en repensant à cet horrible rêve, il ressentit comme une légère douleur au niveau du crâne. Il sortit d'une petite boîte posée sur la table de chevet qui se trouvait à droite de la tête du lit un Dafalgan puis retourna à la salle de bain, versa de l'eau dans un verre et avala la pilule. Une fois cela fait, il descendit rejoindre les autres dans la salle à manger et alla s'installer à une table, seul. Sylvie voyant que son ami n'allait pas bien, alla le voir et lui demanda ce qui le tracassait de la sorte.

Pascal lui raconta l'horrible cauchemar qu'il avait fait et même Sylvie en eut la chair de poule.

« Cela avait l'air tellement réel, ajoute-t-il. Je ressens encore le contre coup de la balle me transperçant la caboche. J'ai une de ces migraines. — Tu fais souvent des cauchemars de ce genre, demanda Sylvie

— Non c'est la première fois que je fais un tel rêve.

— Bon n'y pensons plus et mangeons, ça te fera du bien après une telle épreuve. »

Jacques qui s'était pourtant assis à deux tables de la leur avait tout entendu de l'histoire de pascal et décida aussi de leur faire part du drôle de songe qu'il avait fait.....drôle ? J'ai dit ... Je voulais dire effrayant. Jacques se leva puis débarrassa sa table et rejoignit ses amis pour leur raconter ce qu'il avait vécu la nuit dernière.

« Des femmes à moitié à poil ?! Vraiment Jacques ? Et ben c'est du propre ! dit Sylvie sans cacher sa jalousie.

— Oh ça va ! Répondit Jacques le visage rouge de honte. Crois- moi j'aurais préféré rêver de toi. Et puis je me suis quand même fait bouffer par des putains de corbeaux ! Je peux encore sentir leurs becs me transpercer les globes oculaires ! Et toi...et toi tout ce que tu retiens ce sont ces trois filles dont je ne connais même pas le nom.

— Calmez-vous dit Pascal, après tout ce n'est qu'un rêve. »

Sur ces mots Jacques et Sylvie s'excusèrent l'un l'autre, puis ils partirent chacun travailler de leur côté.

Jacques travaillait dans une animalerie où il s'occupait de chats, de chiens, de rongeurs de toute espèce et autres canaris. Il était très dévoué à son boulot et aimait ce qu'il faisait.